



HAL
open science

”Je suis mouche, je l’ai toujours été.” La métamorphose humain/insecte chez Sartre

Elisa Reato

► **To cite this version:**

Elisa Reato. ”Je suis mouche, je l’ai toujours été.” La métamorphose humain/insecte chez Sartre. Hélène Vial. La métamorphose humain/insecte. Un défi littéraire et artistique, de l’Antiquité à nos jours, L’Harmattan, pp.131-148, 2025, 9782336516042. <hal-03381545>

HAL Id: hal-03381545

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03381545v1>

Submitted on 10 Jul 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

**« Je suis mouche, je l'ai toujours été. »
La métamorphose humain/insecte chez Sartre**

« [Empédocle] se baissa. Il considérait une fourmi.

“Mets, me dit-il, un bâton sur son chemin.”

Ce que je fis. L'insecte dérouté allait de droite et de gauche.

“Combien de ces mouvements sont au hasard ! me dit-il¹.” »

L'Empédocle de Sartre officie dans un jardin lépreux et morne qu'on retrouvera dans *La Nausée*. Il dialogue avec un jeune interlocuteur inquiet qui est venu chercher auprès de lui une vérité apte à combler le vide dont il souffre. Il lui enseigne la contingence, c'est-à-dire l'immense paresse et la mélancolie sans fond du monde. Le lecteur de Sartre le sait, l'œuvre de Sartre naît autour de la contingence de toute chose, le fait que ce que l'on croit être donné et stable est défaut, manque d'être. Il ne s'agit pas d'exprimer la contingence par des mots, mais de la vivre. C'est ce que montre l'exemple de la fourmi, qui n'est pas mue par une force naturelle, ses mouvements n'étant que « des essais qui s'arrêtent avant d'être achevés² ». Comme le jeune

¹ Jean-Paul Sartre, « Empédocle », *Études sartriennes*, 20, 2016, p. 27-50, p. 29 pour la citation.

² *Ibid.*, p. 30. Sartre a affirmé que ses premières idées sur la contingence lui furent suggérées par la comparaison entre l'impression de nécessité produite par les images d'un film et le sentiment de gratuité absurde que donne l'écoulement de la vie réelle. Cf. Simone de Beauvoir, *Entretiens avec Jean-Paul Sartre (août-septembre 1974)*, à la suite de *La Cérémonie des adieux*, Paris, Gallimard, « Folio », 2008, p. 199. La découverte de la contingence n'est qu'une étape sur la voie de l'engagement et annonce une philosophie de la liberté. « Ma contingence est nécessaire à ma liberté mais ma liberté assume ma contingence », c'est-à-dire que je peux « me considérer perpétuellement pour moi-même *comme une chance* », Jean-Paul Sartre, *Cahiers pour une morale (désormais CM)*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de philosophie », 1983, p. 508.

homme, Antoine Roquentin³ comprendra que la nécessité, l'unité d'un sens qui se dévoile à la fin des aventures, manque à l'existence. C'est à partir des perpétuels échecs de la vie qu'il faut penser l'individu, en tant qu'être qui découvre que les possibles vont sans cesse se proposer à lui et peuvent être unifiés en un destin, s'accorder comme une mélodie, faire sens.

Nous nous proposons d'étudier ici une image récurrente sous la plume de Sartre et de chercher à comprendre à la fois d'où elle vient et surtout de quoi elle est capable, puisqu'il nous semble que c'est le genre de geste qui fait d'un écrivain un écrivain, et dans le cas de Sartre un philosophe-écrivain. Cette image est celle de la mouche, qui se pose ici et là, glisse et s'envole bourdonnant et voletant autour des hommes, fait des efforts obscurs pour vivre, pour pomper le monde avec ses petites ventouses molles, et pourtant est facile à tuer. C'est cette image que nous suivrons pour lui donner toute sa résonance. Ainsi nous proposons ici une brève série d'incursions vers ces envols affolés afin de comprendre les significations et les valeurs qu'ils endossent.

De ce point de vue, dans la pièce théâtrale qui porte le nom de cet insecte, les mouches ou Érynnies infestent la ville d'Argos et terrorisent ses habitants rongés par le remords d'un crime qu'ils non pas commis mais qu'ils ont accepté. Inutile de chercher à les chasser, ces insectes sont les chiennes de garde de Jupiter, le garant de l'ordre qui permet à Égisthe de régner sur un peuple accablé. Oreste délivre ces hommes de leurs oppresseurs et leur montre la voie, c'est-à-dire vouloir leur liberté, mais c'est à eux d'agir. Ainsi, le sens du drame est que la liberté permet à chacun de se créer lui-même à travers son œuvre. Cependant, nous mènerons notre enquête en abordant les romans de

³ Le protagoniste de *La Nausée* (désormais *N*), dans Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2009. Ce roman ne prétend pas décrire l'horreur de vivre mais bien que la vie n'est ni horrible ni heureuse, elle *est*, toute valeur ne venant qu'après et n'engageant que celui qui la donne. Comme le dira Oreste dans *Les Mouches*, « la vie humaine commence de l'autre côté du désespoir », Jean-Paul Sartre, *Les Mouches*, dans *Id.*, *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 66.

Sartre qui sont, d'une manière moins évidente, parsemés de mouches. De mouches effrayées.

Avec un insecticide débute la scène paradigmatique au restaurant dans *La Nausée*, le repas entre Roquentin et l'Autodidacte.

Il y a un rond de soleil sur la nappe en papier. Dans le rond, une mouche se traîne, engourdie, se chauffe et frotte ses pattes de devant l'une contre l'autre. Je vais lui rendre le service de l'écraser. Elle ne voit pas surgir cet index géant dont les poils dorés brillent au soleil. — Ne la tuez pas, monsieur ! s'écrie l'Autodidacte. Elle éclate, ses petites tripes blanches sortent de son ventre ; je l'ai débarrassée de l'existence. Je dis sèchement à l'Autodidacte : — C'était un service à lui rendre⁴.

Nous retrouvons cet attrait un peu inattendu pour les insectes dans *Les Chemins de la liberté*, le cycle romanesque que Sartre a commencé à écrire pendant sa mobilisation et qui est symptomatique de l'évolution d'une conception individualiste et désengagée de la liberté à une prise de conscience de l'historicité et de l'insertion dans la communauté humaine⁵. Par exemple, la bouche de Marcelle ressemble à « un insecte écarlate, occupé à dévorer [son] visage cendreau » et l'ongle long et violemment peint d'Ivich paraissait « un scarabée mort⁶ » ; une mouche bourdonne autour de Mathieu, soucieux de faire avorter Marcelle, « un gosse : une conscience de plus, une petite lumière affolée, qui volerait en rond, se cognerait aux murs et ne pourrait plus

⁴ N, p. 123.

⁵ La mobilisation, l'emprisonnement et la vie collective au Stalag XII D introduisent une profonde crise existentielle et éthique dans la vie de Sartre : « Ma vie s'est arrêtée, elle est derrière moi, morte », Jean-Paul Sartre, *Carnets de la drôle de guerre (septembre 1939-mars 1940)* (désormais CDG), dans *Id., Les Mots et autres écrits autobiographiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2010, p. 188. Sartre n'a plus les possibilités d'avant la guerre s'unifiant autour de l'attente de l'œuvre, qui selon l'idée de salut qu'il avait depuis l'enfance l'aurait sauvé de la contingence. En ce sens, la perte de ses possibilités équivaut à la perte de liberté. C'est ici qu'apparaît la notion d'engagement : « La guerre m'a enseigné qu'il fallait m'engager », Michel Contat et Michel Rybalka, *Les Écrits de Sartre, Chronologie, bibliographie commentée*, Paris, Gallimard, 2013, p. 108. En effet, l'expérience de Sartre au camp est avant tout celle de la solidarité, celle d'une vie en commun.

⁶ Jean-Paul Sartre, *L'Âge de raison* (désormais AR), dans *Id., Œuvres romanesques, op. cit.*, respectivement p. 405-406 et 450.

s'échapper⁷ » ; Mathieu s'accroche à sa dignité humaine, « il avait peur, s'il s'abandonnait un instant, de trouver tout à coup dans sa tête, égarée, flottant comme un brouillard de chaleur, une pensée de mouche ou de cancrelat⁸ » ; Pierre fait vaporiser du Fly-Tox sur la banquette qui « sent l'insecte » et prend dans ses bras Maud qui a « le cafard⁹ » ; « les cils recourbés et noircis » de Catherine « se dressaient comme de petites pattes au-dessus des paupières renflées ; on aurait dit deux insectes sur le dos¹⁰ » ; au café, « les jeunes mâles entourés de femelles grises avaient l'air d'insectes étincelants et butés¹¹ » et la terrasse « bourdonnait comme une ruche, [...] une foule sirupeuse et collante¹² » ; Philippe, le jeune pacifiste fils d'un général, laisse n'importe où « des petits bouts de papier froissés, couverts de ses pattes de mouche¹³ » ; les gouttes de sueur de Gomez « couraient sur ses flancs comme des poux, ça le chatouillait¹⁴ » ; dans le défilé de parisiens quittant la capitale prise par les Allemands, Sarah observe que « les hommes ont été changés en insectes », ils ont « d'étranges yeux de mouches, de fourmis¹⁵ » ; ces longues fourmis sombres ne sont que « tout un monde inoffensif et bien pensant, de gens à tuer¹⁶ ». On notera déjà un changement de perspective : dans *L'Âge de raison*, le

⁷ AR, p. 440.

⁸ *Ibid.*, p. 579.

⁹ Jean-Paul Sartre, *Le Sursis* (désormais S), dans *Id.*, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 776-779.

¹⁰ S, p. 949-950.

¹¹ AR, p. 447.

¹² S, p. 963.

¹³ *Ibid.*, p. 859.

¹⁴ Jean-Paul Sartre, *La Mort dans l'âme* (désormais MA), dans *Id.*, *Œuvres romanesques*, op. cit., p. 1137.

¹⁵ MA, p. 1150-1151.

¹⁶ *Ibid.*, p. 1191.

premier volume du cycle romanesque, Mathieu Delarue¹⁷ se souvient qu'à sept ans il avait attrapé une mouche et lui avait arraché les ailes pour sentir sa liberté¹⁸, alors que dans *La Mort dans l'âme*, le dernier volume, il sauve une mouche qui se débat dans une bassine de pinard¹⁹.

Dans *La Nausée*, Roquentin vit observant ce qui l'entoure et compare ce qu'il voit au monde animal. Parcourant le bestiaire sartrien on découvre : des hommes « à tête de chien » ou au « long crâne de dolichocéphale²⁰ » ; un homme ayant « des pensées de crabe ou de langouste » ou marchant « à pas de loup²¹ » ; une vieille femme trottinant comme une « cloporte » et une main sur la table ayant « l'air d'une bête à la renverse » et dont les doigts remuent comme « les pattes d'un crabe qui est tombé sur le dos²² ». Les choses se métamorphosent aussi, par exemple, la peluche rouge d'une banquette de tramway semble faite de « milliers de petites pattes rouges, en l'air, toutes raides²³ ». Dans les cauchemars de Roquentin, les feuilles des arbres sont couvertes de poils et « des fourmis courent partout, des mille-pattes et des teignes²⁴ ». Même son visage au miroir n'a pas d'expression humaine : ses yeux vitreux ressemblent à des « écailles de poisson » et ses rides brunes à des « taupinières ». Contrairement à ceux qui vivent en société, sa chair lui semble

¹⁷ Le protagoniste du cycle romanesque *Les Chemins de la liberté*, fresque à multiples personnages pris dans un destin collectif, sous-tendu par l'œuvre philosophique. L'action du premier volume, *L'Âge de raison*, se déroule aux alentours du 13 juin 1938 : les événements historiques (guerre d'Espagne, nazisme) y sont présents, mais à l'écart, et n'influencent pas le cours de vie des personnages. Le deuxième volume, *Le Sursis*, est consacré à la crise de Munich, l'événement qui bouleverse toutes ces vies. L'action du troisième et dernier volume, *La Mort dans l'âme*, se déroule en juin 1940 et traite de la défaite française et du début de la résistance dans un camp de prisonniers. L'étape constructive de l'entreprise de libération des personnages est renvoyée à un quatrième volume, « La Dernière chance », inachevé. L'inachèvement du roman est dû à un ensemble de problèmes tout à la fois personnels, littéraires, politiques et moraux. Sartre retrouve le problème de *La Nausée*, celui de la Contingence, mais il le retrouve historialisé, c'est-à-dire lié à son époque. Cf. Michel Contat, « Notice des *Chemins de la liberté* », dans Jean-Paul Sartre, *Cœuvres romanesques*, op. cit., p. 1859-1882.

¹⁸ Cf. AR, p. 443-445.

¹⁹ Cf. MA, p. 1254.

²⁰ N, respectivement p. 31 et 56.

²¹ *Ibid.*, respectivement p. 14 et 64.

²² *Ibid.*, respectivement p. 39 et 118.

²³ *Ibid.*, p. 148.

²⁴ *Ibid.*, p. 72.

plus nue, on dirait un « monde lunaire » ou « la nature sans les hommes²⁵ ». Dans les *Carnets de la drôle de guerre*, Sartre compare cette nudité à « celle de l'escargot ou de la limace²⁶ ».

Pour Sartre, le thème de la nature est écarté du domaine de l'existence, parce qu'il n'y a pas d'essence selon laquelle l'homme serait un être immuable et supérieur aux autres êtres. Cet humanisme prenant l'homme comme fin et valeur supérieure — typique des philosophes de la Renaissance, des Lumières et du positivisme — est abhorré dans toutes ses formes, ainsi que le décrit le dialogue au restaurant dans *La Nausée*²⁷. Cet humanisme dénoncé par Roquentin/Sartre fige la dignité humaine et empêche de saisir l'homme dans la transcendance radicale de sa liberté. Cependant, un autre humanisme est possible, celui revendiqué à partir de *L'Existentialisme est un humanisme*, indiquant que l'homme est toujours à faire et qu'il n'est que ce qu'il se fait²⁸. C'est à celui-ci que Sartre souscrit, à un humanisme qui cherche à donner un sens au monde et à l'existence, dans la mesure où l'homme est toujours en question dans son être, toujours en sursis, suivant les métamorphoses que l'avenir choisi impose à sa « coquille », selon une expression typique de l'écriture romanesque. Pour le dire avec les mots de *L'Être et le Néant*, « l'historialisation perpétuelle du pour-soi est affirmation perpétuelle de sa liberté », car « la réalité-humaine "était" et "sera" perpétuellement en attente ». Sartre compare « ce caractère perpétuellement *processif* de la réalité-humaine »

²⁵ *Ibid.*, p. 23-24.

²⁶ CDG, p. 153.

²⁷ Cf. *N*, p. 133 sq.

²⁸ « L'homme existe d'abord, c'est-à-dire que l'homme est d'abord ce qui se jette vers un avenir, et ce qui est conscient de se projeter dans l'avenir. L'homme est d'abord un projet qui se vit subjectivement, au lieu d'être une mousse, une pourriture ou un chou-fleur ; rien n'existe préalablement à ce projet ; rien n'est au ciel intelligible, et l'homme sera d'abord ce qu'il aura projeté d'être », Jean-Paul Sartre, *L'Existentialisme est un humanisme* (désormais EH), Paris, Gallimard, « Folio Essais », 2012, p. 30.

à l'aventure de K... dans *Le Procès* de Kafka, car « être libre, c'est être perpétuellement *en instance de liberté*²⁹ ».

Sartre arrête souvent son regard sur les mouches. Par exemple, dans *La Nausée*, Anny se rappelle en avoir vues de « mortes dans le sucre en poudre » au jardin d'un café³⁰. Ces mouches prises au piège ressemblent à Mathieu, « pris à la gorge par l'insupportable douceur d'exister³¹ ». Depuis qu'elle lui a avoué sa grossesse, Marcelle se sent traquée et pense que si elle était une bête, on la laisserait tranquille. « Elle pourrait s'abandonner à cette langueur vivante, s'y baigner comme au sein d'une grande fatigue heureuse³² ». C'est la nausée que prend Roquentin. « Je n'avais pas le droit d'exister — se dit-il —. J'étais apparu par hasard, j'existais comme une pierre, une plante, un microbe. Ma vie poussait au petit bonheur et dans tous les sens. Elle m'envoyait parfois des signaux vagues ; d'autres fois je ne sentais rien qu'un bourdonnement sans conséquence³³ ». Roquentin découvre la gratuité de l'existence au jardin public et la compare à une confiture épaisse que l'on ne peut quitter. Or, nous savons que cette gratuité est notre orgueil, elle est l'image de la liberté : prendre mille formes et être l'occasion de changements.

Dans l'année 1938-39, le monde est menacé par la guerre. La gratuité sentie par Roquentin, le fait d'être embarqué comme n'importe qui et ballotté dans tous les sens, est ce qu'éprouve Mathieu pendant la semaine qui précède la signature des accords de Munich, qui voient les démocraties occidentales

²⁹ Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant. Essai d'ontologie phénoménologique* (désormais *EN*), Paris, Gallimard, « Tel », 2012, p. 546-547. Simone de Beauvoir nous apprend que Sartre avait lu *La Métamorphose* et *Le Procès* et elle précise : « Notre admiration pour Kafka fut tout de suite radicale ; sans savoir au juste pourquoi, nous avons senti que son œuvre nous concernait personnellement. [...] Kafka nous parlait de nous ; il nous découvrait nos problèmes en face d'un monde sans Dieu et où pourtant notre salut se jouait », *La Force de l'âge*, dans Simone de Beauvoir, *Mémoires*, t. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 525. Sartre ne connaissait pas encore Kafka quand il écrivait *La Nausée*, cf. Simone de Beauvoir, *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, *op. cit.*, p. 283. Mobilisé, Sartre fait de Kafka une lecture systématique : il relit *Le Procès*, il lit *Au baigne* (*La Colonie pénitentiaire*) et *Le Château*, cf. Jean-Paul Sartre, *Lettres au Castor et à quelques autres*, t. I, Paris, Gallimard, p. 274, 289.

³⁰ *N*, p. 172.

³¹ *AR*, p. 696.

³² *Ibid.*, p. 464.

³³ *N*, p. 101.

abdiquer devant Hitler dans une tentative désespérée d'éviter la guerre. La mobilisation est décrétée à partir du 2 septembre 1939. « Impression trouble³⁴. » Tout avenir est barré...

À Paris, Maurice marche au milieu d'une foule triste dont les projets s'ordonnent en fonction de la guerre. La lumière dorée, l'odeur d'encens, les immeubles écrasants, les voix de miel, les visages anxieux, le frôlement des semelles contre le bitume... Il regarde les chairs douces et « pens[e] avec dégoût qu'il faudr[a] les saigner », « ce ser[a] plus écoeurant que d'écraser des limaces mais il faudr[a] en venir là³⁵ ». La guerre rapproche comme le bourdonnement des mouches. Cette belle ville révèle sa fragilité : tout tombera sous les bombes. Hier encore, ces façades avaient un sourire humain, aujourd'hui elles se lézardent déjà, des pans de murs poussiéreux. « Le ciel nous tombera sur la tête », pense Brunet, qui se sent « sucré par une lâche douceur³⁶ ». Il sera tué, peut-être ; les mouches, les perce-oreilles, les coccinelles, les poux monteront et descendront sur son corps. Impossible de chasser ces images. C'est la guerre. On ne peut rien prévoir, rien imaginer, rien toucher ; il faut se laisser glisser. La vie de Mathieu, ses possibilités et ses projets d'avant-guerre, est morte. Son avenir de paix est hors de jeu, la guerre le lui vole par en dessous. Plus rien à entreprendre, il se laisse retomber sur le dos.

La guerre des « debouts », ceux qui contrairement à Charles ne sont pas condamnés à un fauteuil roulant, la guerre les mettra tous au ras du sol, là où toutes les bêtes qui courent dans les rainures pourront leur grimper sur le ventre. Impossible de rester au-dessus de la mêlée : la mort est inscrite dans les hommes, la ruine dans les choses. « Philippe regardait la table, engourdi, désœuvré. Il bâilla. Pourtant il n'avait pas sommeil : il était vide. Une mouche oubliée qui se réveille au commencement de l'hiver, quand toutes les autres

³⁴ Simone de Beauvoir, *Journal de guerre. Septembre 1939-janvier 1941*, Paris, Gallimard, 1990, p. 13.

³⁵ *S*, p. 743.

³⁶ *Ibid.*, p. 749-750. À l'instar de Sartre en mai 1938 (cf. *CDG*, p. 200).

mouches sont mortes, et qui n'a plus la force de voler³⁷ ». À quoi bon vivre lorsqu'on est privé de l'avenir qu'on se figurait ? Peut-on être libre si on décide de nos vies ailleurs et si nos actes ressemblent à une suite de petites fuites aveugles comme les courses excentriques d'une mouche qu'on chasse d'un geste de la main ?

Paris était mort, on venait d'enterrer la Paix [...]. Cela s'était fait sans douleur. Il y avait eu un homme tendre et timoré qui aimait Paris et qui s'y promenait. [...] Cet homme s'était taillé un avenir à sa mesure, culotté, boucané, résigné, surchargé de signes, de rendez-vous, de projets. Un petit avenir historique et mortel : la guerre était tombée dessus de tout son poids et l'avait écrasé³⁸.

À la gare, les mobilisés sont assis tout raides, les yeux agrandis par l'insomnie, le visage terreux et les mains sur les genoux. Ils font les morts, comme les insectes qu'un danger menace. Pour le dire avec les mots de Simone de Beauvoir : « On dirait un roman de Kafka ; on a l'impression d'une démarche absolument individuelle [des mobilisés], une démarche libre et gratuite, avec pourtant une profonde fatalité qui vient du dedans, par-delà les hommes³⁹ ». Amenés à la boucherie, ces hommes ne s'en rendent pas compte. Il s'affaissent piteusement sur eux-mêmes et ressemblent à des mouches qui se cognent le nez à la fenêtre sans pouvoir franchir le carreau. Ils prennent la guerre comme une maladie, mais ce n'est pas une maladie : la guerre est un mal insupportable parce qu'il vient aux hommes par les hommes⁴⁰. Mais on est fait pour vivre ! La guerre c'est un destin de sang dans lequel tous — femmes et hommes, enfants et vieillards, sains et malades, riches et pauvres —

³⁷ S, p. 893.

³⁸ *Ibid.*, p. 1046-1047. Sartre consacre de belles pages à cette époque « entre-deux-guerres », qui « vient de tomber de [lui] comme une vieille peau » (CDG, p. 159). Il comprend qu'il est d'autres possibilités : « c'est vraiment une preuve et une manifestation de la liberté, ces métamorphoses » (*ibid.*, p. 179). « Je n'étais pas triste mais très secoué, dans un état qu'on pourrait très précisément nommer le pathétique et qui doit être celui des insectes en train de muer » (*ibid.*, p. 487).

³⁹ Simone de Beauvoir, *Journal de guerre*, op. cit., p. 15-16.

⁴⁰ Cf. CDG, p. 149. Comme le malade, le soldat se transforme en chose dans la mesure où on lui ôte ses possibilités propres (*ibid.*, p. 153).

tous les mortels seront plongés. À quoi bon dès lors protéger cette petite vie ? « Les beaux ciels purs et froids cachent à présent quelque chose de vibrant et de velu qui s'étend d'un bout à l'autre de l'horizon comme une aile d'insecte : ce sont des ciels à raids d'avions allemands⁴¹. » « Les Allemands sont entrés en Tchécoslovaquie. Une mouche. Une mouche noyée au fond d'une tasse ; elle se laissait noyer par ce calme après-midi de catastrophe.⁴² » Odette angoissée ne comprend plus pourquoi on s'entête à préserver les hommes de la mort et leurs maisons de la ruine. Vaut-il la peine de lutter ?

La réclame pour le « Tu-pu-nez, produit insecticide⁴³ » que les honnêtes gens de Bouville ont fait disparaître d'une devanture dans *La Nausée* est remplacée par l'invention des Allemands dans *Le Sursis*, le gaz qui « tue les gens comme des mouches et dans d'horribles souffrances⁴⁴ ». Cette lutte d'un insecte qui se débat « dans la lumière d'un phare⁴⁵ » figure le scandale de l'existence, ce sirop sucré qui nous donne le mal de mer, dans lequel on baigne tous et qu'on vit chacun la mort dans l'âme. C'est notre époque qu'il faut vivre, sous un même ciel sans privilèges où toutes les vies, « ruche[s] de projets », s'équivalent⁴⁶. Sartre met un tel projet à l'épreuve dans ses romans. Dans *La Nausée*, Roquentin se fait progressivement réceptif à ce qui lui arrive et s'ouvre à l'événement par le récits des petits faits de la vie quotidienne⁴⁷. Dans *Les Chemins de la liberté*, Mathieu comprend que l'intellectuel doit être capable de mettre sa supériorité au service de tous.

⁴¹ *Ibid.*, p. 340.

⁴² *S*, p. 1101.

⁴³ *N*, p. 53.

⁴⁴ *S*, p. 917. Dans le jargon sartrien, les honnêtes gens sont les « salauds », c'est-à-dire ceux qui refusent l'évidence de leur propre contingence et qui s'arrogent le droit d'humilier, d'exploiter, de tuer.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 1072.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 1047. Cela permet de comprendre le souvenir de Sartre de ses voyages en Italie selon lequel Naples est un « gros insecte rose et vert qui n'en finit pas de crever », Jean-Paul Sartre, *La Reine Albemarle ou Le Dernier Touriste (Fragments d'un livre sur l'Italie), 1951-1953* (désormais RA), dans *Id.*, *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, op. cit., p. 700. Sur la métamorphose du touriste en voyageur cf. Elisa Reato, « En voyage en Italie, un Sartre indifférent ? », dans Liouba Bischoff (dir.), *Voyager en philosophe de Friedrich Nietzsche à Bruce Bégout*, Paris, Kimé, « Philosophie en cours », 2021, p. 145-160.

⁴⁷ À propos de la responsabilité accablante de l'homme comme conséquence de la liberté, cf. *EN*, p. 598 sq.

Juin 1940 : c'est la victoire de l'Allemagne et la capitulation de la France. « La France s'est couchée à la renverse [...]. Quelque chose se décrocha dans l'air et une guêpe, au milieu d'eux, fit sa chute élastique⁴⁸ ». Le bourdonnement des avions surplombe le régiment de Mathieu, qui comprend que sa « colère de bête prise au piège » est vaine : il aurait fallu empêcher par tous les moyens que la guerre éclate. Lui et ses camarades sont « ensevelis dans le bourdonnement des mouches et du canon⁴⁹ ». Sous le regard médusant de l'Histoire, ils sont tous jugés coupables de la défaite française. Pinette ne se sent pas coupable, il ne savait même pas ce qu'étaient le Nazisme et le Fascisme : « Où est ma faute ? Tu crois peut-être qu'ils m'ont consulté ? ». « Tu votais », lui répond Mathieu. « Il entendit le chantonement tremblant d'un moustique et agita la main à la hauteur de son front. [...] L'on a la guerre qu'on mérite⁵⁰ ». Depuis quinze ans ils voyaient venir cette guerre, il fallait s'y prendre à temps pour l'éviter. L'Histoire les attendait : ils étaient attendus au cœur de cette journée comme une mouche que l'on attend au coin de la vitre. À présent ils n'ont plus d'avenir : l'avenir est des autres, des vainqueurs. Comment reprendre sa vie lorsqu'on se fait voler par en dessous dans un bourdonnement éternel ?

« Silence de lune sous le soleil ; de grossières effigies de plâtre, en rond dans le désert, rappelleront aux espèces futures ce que fut la race humaine. De longues ruines blanches pleuraient en rigoles leur suint noir. Au nord-ouest un arc de triomphe, au nord un temple romain [...] ; de la pierre confite dans les sucres de l'histoire ». « Mathieu sentait la vie enchevêtrée de l'herbe, des insectes et de la terre, une grande chevelure rêche et mouillée, pleine de poux ; c'était de l'angoisse nue contre ses paumes. Coincés ! Des millions d'hommes coincés, entre les Vosges et le Rhin par l'impossibilité d'être hommes : cette forêt plate

⁴⁸ MA, p. 1178-1179.

⁴⁹ *Ibid.*, respectivement p. 1183 et 1203.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 1211-1213. Cf. EN, p. 598-599 : « Ce qui m'arrive m'arrive par moi et je ne saurais ni m'en affecter ni me révolter ni m'y résigner. [...] Ainsi n'y a-t-il pas d'*accidents* dans une vie ; un événement social qui éclate soudain et m'entraîne ne vient pas du dehors ; si je suis mobilisé dans une guerre, cette guerre est *ma* guerre, elle est à mon image et je la mérite. »

allait leur survivre ». « Le ciel, rose et nul ; si l'on pouvait tomber dans le ciel ! Rien à faire, on est des créatures d'en dessous, tout le mal vient de là⁵¹ ».

Ni de surhommes ni d'insectes, tous vulnérables et s'enfonçant dans l'erreur et dans l'ignorance. En vain chercherait-on à planer à vol d'oiseau au-dessus de la condition humaine ou à connaître le dessous des cartes : pas un signe au ciel ni sur la terre, nous sommes libres. Dans ce « paradis du désespoir⁵² », Mathieu observe que tous les hommes deviennent gratuits et comprend que la liberté, ce n'est pas un jardin secret. Désormais il voit le jardin par en dessous, comme un plongeur qui lève la tête et regarde le ciel à travers l'eau. Il faut pousser les portes closes, courir dehors, se plonger hors d'haleine dans le bruit, dans les lumières, tracer son chemin au milieu des gens, devenir un homme parmi les autres⁵³. Finalement, Mathieu embrasse le fusil avec ses camarades et résiste contre l'armée allemande. « Faut-il donc que les hommes aient tout perdu, même l'espoir, pour qu'on lise dans leurs yeux que l'homme pourrait gagner ?⁵⁴ ».

Par son projet de destruction de l'humain, la guerre fait sentir concrètement la condition humaine et enseigne à prendre le Mal au sérieux. Mais les résistants ont brisé le cercle du Mal et réaffirmé l'humain.

Il ne s'agissait pas pour eux de croire en l'homme mais de le vouloir. Tout conspirait à les décourager : [...] tout concourait à leur faire croire qu'ils n'étaient que des insectes, que l'homme est le rêve impossible des cafards et des cloportes et qu'ils se réveilleraient vermine comme tout le monde. Cet homme, il fallait l'inventer [...] à partir de rien, pour rien, dans l'absolue gratuité : car c'est à l'intérieur de l'humain qu'on peut distinguer des moyens

⁵¹ MA, respectivement p. 1256-1257, 1275 et 1279.

⁵² *Ibid.*, p. 1282.

⁵³ Selon l'humanisme existentialiste, l'homme est constamment hors de lui-même (cf. *EH*, p. 74 sq.). Sartre définit le mouvement de la conscience hors de soi comme « un glissement », cf. « Une idée fondamentale de la phénoménologie d'Husserl : l'intentionnalité » (1939), dans *Id.*, *Situations, I. Essais critiques*, Paris, Gallimard, 1947, p. 31-35, p. 33 pour la citation.

⁵⁴ MA, p. 1283.

et des fins, des valeurs, des préférables, mais ils en étaient encore à la création du monde et ils avaient seulement à décider souverainement s'il y aurait dedans quelque chose de plus que le règne animal⁵⁵.

Dans la situation la plus sombre notre engagement doit commencer, c'est l'encouragement précieux qu'on puise dans les livres de Kafka qui, selon Sartre, décrivent la « condition humaine⁵⁶ », nous-mêmes dans l'effort de nous faire avec les moyens du bord et dans une Histoire en train de se faire. Il faut donc exercer notre métier d'hommes à partir de rien, parier dans l'incertitude et persévérer notre patient petit travail de fourmis⁵⁷.

Comment peut-on se faire homme dans, par et pour l'histoire ? Y a-t-il une synthèse possible de notre conscience unique et irréductible et de notre relativité ? Quelle est la relation de la morale à la politique ? On peut tenter de répondre à ces questions avec un passage des *Mots*.

Je m'approche de la fenêtre, j'avise une mouche sous le rideau, je la coince dans un piège de mousseline et dirige vers elle un index meurtrier. [...] Seul et sans avenir dans une minute croupie, un enfant demande des sensations fortes à l'assassinat ; puisqu'on me refuse un destin d'homme, je serai le destin d'une mouche. Je ne me presse pas, je lui laisse le loisir de deviner le géant qui se penche sur elle ; j'avance le doigt, elle éclate, je suis joué ! Il ne fallait pas la tuer, bon Dieu ! De toute la création, c'était le seul être qui me craignait ; je ne compte plus pour personne. Insecticide, je prends la place de la victime et deviens insecte à mon tour. Je suis mouche, je l'ai toujours été⁵⁸.

Au terme de ce bref parcours, on peut se demander de quoi une image est capable, ce que peut une image que l'on porte depuis toujours avec soi — «

⁵⁵ Jean-Paul Sartre, « Qu'est-ce que la littérature ? » (désormais QL), dans *Id.*, *Situations, II. Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, « NRF », 1948, p. 55-330, p. 248-249 pour la citation.

⁵⁶ QL, p. 255.

⁵⁷ Cf. CM, p. 463 : « Dès qu'un but est assigné [...] l'espèce humaine devient fourmi. [...] Entreprise finie de chacun dans l'entreprise infinie de l'humanité ».

⁵⁸ Jean-Paul Sartre, *Les Mots* (désormais M), dans *Id.*, *Les Mots et autres écrits autobiographiques*, op. cit., p. 134-135.

l'enfance décide », écrit Sartre, encore une fois, dans *Les Mots*⁵⁹. Et Empédocle le dit clairement : on est « fait de contingence⁶⁰ ». Ce qui reste de *La Nausée*, des *Chemins de la liberté*, des aveux des *Mots*, ce qui reste de cet *insectarium* sartrien, c'est juste une métaphore mais la bonne, celle qui une fois rencontrée nous tient à tout jamais. La métamorphose, au sens que Sartre lui donne, impose la même rudesse que chez Kafka : elle révèle une vérité méconnue, les conventions disparaissent, les masques tombent — Gregor Samsa est prisonnier de son corps, toute évasion lui est interdite. De même, pour Sartre, on ne sort pas de notre condition humaine, « on y est prisonnier comme une mouche dans une mare d'ombre⁶¹ ». Au lieu de se tenir en dehors de l'Histoire et s'élever d'un coup d'aile à des cimes d'où juger le monde, les circonstances nous replongent dans notre temps. C'est pourquoi, dans l'après-guerre, Sartre affirme que la littérature de consommation, de laquelle la littérature engagée doit se distinguer, élude les drames de l'histoire et condamne ainsi la société à tomber dans « la bauge de l'immédiat, c'est-à-dire dans la vie sans mémoire des hyménoptères et des gastéropodes. Bien sûr, tout cela n'est pas si important : le monde peut fort bien se passer de la littérature. Mais il peut se passer de l'homme encore mieux⁶² ».

La liberté ne s'atteint pas comme un but, elle est le chemin lui-même. L'aventure est dans le délaissement de l'homme. Comme le dit maintes fois Sartre : « Glissez, mortels, n'appuyez pas⁶³ ». Il s'agit donc de la pratique d'une liberté qui est affirmée avec courage de l'intérieur d'une histoire dont on ne nie pas les effets de détermination, mais qui doit être ouverte à autre chose qu'elle-même. Cet étrange entrecroisement (de constat de l'état présent des

⁵⁹ *M*, p. 32.

⁶⁰ Jean-Paul Sartre, « Empédocle », art. cit., p. 33.

⁶¹ *RA*, p. 707.

⁶² *QL*, p. 316. Lire sur ce point, *CM*, p. 22-23 : « L'homme fondement injustifiable de toute justification. L'homme n'importe qu'à l'homme. Qu'il y ait des hommes ou non, l'Être en soi ne s'en porte pas plus mal. Il faut donc vouloir l'homme. Non pas le découvrir mais l'inventer ». Lire aussi : « Il a une espèce humaine, apparition injustifiable et contingente », Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et révolution », dans *Id.*, *Situations, III. Lendemain de guerre*, Paris, Gallimard, 2003, p. 103-166, p. 141 pour la citation.

⁶³ Cf. par exemple : *M*, p. 139 ; *EN*, p. 630 ; *RA*, p. 783.

choses et de volonté d'instaurer de la nouveauté dans ce qui est) n'est pas pensable sans un choix, c'est-à-dire un acte réfléchi et volontaire. C'est finalement là que toute liberté s'enracine : dans notre désir de tenter le frayage d'une voie qui prendrait le risque de l'invention. Et Sartre de conclure : « En ce sens, chaque situation est souricière, des murs partout [...], il n'y a pas d'issue à *choisir*. Une issue, ça s'invente. Et chacun en inventant sa propre issue, s'invente soi-même. L'homme est à inventer chaque jour⁶⁴ ». Comme dans l'apologue de Kafka, chaque porte est personnelle⁶⁵ : tel est bien le cas de l'homme, si l'on veut bien ajouter qu'en outre « *chacun se fait sa propre porte*⁶⁶ ». Sans doute les fins poursuivies dans les projets personnels se révèlent comme un changement particulier de la situation que l'homme vit, mais le sens profond du choix est universel et, par là, l'homme fait qu'existe une réalité-humaine comme espèce.

Au fil des textes parcourus ici se fait jour l'idée qu'il n'y a qu'une espèce humaine, aussi contingente qu'une mouche, et dont l'enjeu vital est d'inventer l'humain. L'homme délaissé dans le monde *se fait et fait* l'Histoire, ou comme le dit Sartre dans une formule magnifique, « une mouche grimpe[e] maladroitement le long de la vitre, dégringole[e], remonte[e] encore⁶⁷ ».

Elisa Reato
Université Paris Nanterre - Sophiapol

⁶⁴ *QL*, p. 313.

⁶⁵ « Personne d'autre n'avait le droit d'entrer par ici, car cette porte t'était destinée, à toi seul. Maintenant je pars et je vais la fermer », Franz Kafka, « Un médecin de campagne », dans *Id.*, *Dans la colonie pénitentiaire et autres nouvelles*, Paris, GF, 1991, p. 129-197, p. 150 pour la citation.

⁶⁶ *EN*, p. 595.

⁶⁷ *S*, p. 1100.